

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jean Royer
Le lieu intelligent de de l'émotion

Gérald Gaudet

Numéro 42, été 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39712ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gaudet, G. (1986). Jean Royer : le lieu intelligent de de l'émotion. *Lettres québécoises*, (42), 59–61.

JEAN ROYER

LE LIEU INTELLIGENT DE L'ÉMOTION

Entretien
de Gérald Gaudet

Voilà plus de vingt-cinq ans que Jean Royer se fait le témoin fervent et actif de notre histoire littéraire vivante. En interrogeant les écrivains d'ici et d'ailleurs qui sont comme des consciences de ce que nous sommes, de ce que nous ne cessons d'être, il place l'activité créatrice au cœur même de la vie et de l'expérience. C'est qu'écrivain lui-même, il se tient du côté de l'écriture et de la parole qui cherchent le possible contre tous les systèmes. Il est ce vagabond littéraire, au sens où l'entendrait Roland Barthes, qui se promène dans les idées comme d'autres voyagent pour se mettre à l'écoute des battements du monde. «Ce qui me fascine chez les écrivains, dit-il, c'est leur imaginaire, leur univers qui déborde le quotidien, qui s'enfonce dans l'âme des choses».

C'est en 1976 que Jean Royer publie son premier recueil d'entretiens, *Pays intimes* (Leméac), qui se voulait alors une réflexion sur le pays et le métier de créer avec tous ceux qui, dans l'élan de la révolution tranquille, ont senti l'urgence de «lancer dans la bataille le poids de la création», comme l'a dit Gaston Miron. Aujourd'hui, il en est à son troisième tome d'une série qu'il a intitulée *Écrivains contemporains* (Hexagone). À travers diverses versions de la question de l'identité, de celle de l'expérience poétique et de celle de la pratique de l'écriture, c'est la confrontation du Québec au monde qui se fait comme des visions privilégiées, et toujours à rebâtir, de notre époque. Jean Royer sent de plus en plus l'urgence d'affirmer la nécessité de l'entretien comme genre qu'il juge essentiel à la circulation des idées, surtout quand il y a corps-à-corps des littératures, des identités et des exercices du langage. *Écrivains contemporains* dessine le portrait d'une centaine d'écrivains appartenant à une vingtaine de littératures du monde. C'est une démesure qui se passionne pour la littérature.

Homme de sentiment, Jean Royer fait de l'entretien le lieu intelligent de l'émotion. C'est comme un défi qu'il veut inscrire dans l'histoire en se plaçant du côté de l'écrivain:

«L'écrivain porte à bout de bras — au bout de sa plume — nos pensées et nos sentiments à un point aigu et spécialisé. Il défend notre individualité contre tous les systèmes. Il défonce les clôtures du lieu commun. Il saute les barrières de nos habitudes. Il redécouvre le monde pour nous et avec nous. Il réinvente un monde habitable.»



L'écrivain est à l'aigu de nous-mêmes

«Quand j'ai commencé le métier de journaliste littéraire il y a vingt-cinq ans, je m'apercevais qu'on n'interviewait pas les écrivains. Il y avait beaucoup de critiques, et surtout à cette époque-là, la critique était dans les mains des clercs. C'est dire qu'elle avait sa grille chrétienne pour juger de toute la littérature, ce qui d'ailleurs a retardé son évolution ici, on le sait bien. Je voyais qu'il y avait beaucoup de livres intéressants qui sortaient. C'était dans les années 60, il y avait évidemment une effervescence spéciale. Et il n'y avait qu'à Montréal au *Devoir* et un peu à *la Presse* où on parlait des livres vraiment. C'est là que je me suis mis à venir à Montréal, à rencontrer des écrivains, à faire des entretiens pour combler ce grand trou dans l'information littéraire. Il y avait évidemment de petites rencontres d'écrivains, il y avait beaucoup de textes critiques qui présentaient des thématiques. Mais les écrivains comme tels, on dirait qu'au Québec ils avaient de la difficulté à s'incarner pour le monde. Et l'entretien aide l'écrivain à prendre sa place sociale. Une société n'est pas faite seulement d'hommes politiques et d'autorités civiles et religieuses. C'est aussi fait d'écrivains et d'artistes qui parlent au monde. Comme in-

tervieur, je me vois comme un exciteur, un guide de lecture et un agent de circulation des idées. L'entretien, je le vois comme une forme démocratique de l'information littéraire, celle qui permet au lecteur d'avoir un contact personnel avec l'écrivain.»

— On pourrait dire, par contre, que l'entretien permet de sacraliser la personne de l'écrivain. On sait bien que ce n'est pas cela: l'écrivain se rapproche de son lecteur.

— Oui, j'entends des écrivains dire qu'on risque de sacraliser la littérature. Mais on risque de sacraliser la littérature quand on la confine à la seule critique d'autorité. Parce que dans les media, c'est une critique d'autorité qu'on fait, on n'a pas beaucoup de place pour faire une critique d'analyse. Il y en a qui en font, mais c'est rare. Mais est-ce qu'on sacralise un homme politique quand on l'interviewe pour lui demander sa pensée? L'écrivain a le droit de cité quoi qu'en pense l'institution civile. Par exemple, il n'y a même pas de prix littéraire de la ville de Montréal, on l'a aboli. À la télévision, il n'y a pas d'émission littéraire comme telle où l'écrivain est invité. Ce n'est pas sacraliser l'écrivain parce que l'écrivain, il est à la pointe de nos idées, de nos sentiments. C'est notre conscience aiguë, l'écrivain, dans ce qu'il fait,

dans ses jeux d'imaginaire, dans sa réflexion métaphysique, dans toutes les formes de littérature, dans sa science-fiction qu'il essaie de projeter comme une vision du monde d'après l'an 2000. Tant dans son imaginaire que dans son bagage d'émotions, de pensées, de réflexions, l'écrivain est à l'aigu de nous-mêmes. C'est pourquoi il est important de faire des entretiens. C'est là qu'on peut se mettre à réfléchir sur ce qui se passe. On se nourrit peut-être aussi d'une vie de l'esprit, qui n'est pas une vie dogmatique, mais une vie où on réfléchit sur nous-mêmes si la vie nous intéresse comme disait l'autre.

— **L'entretien est au fond une façon de croire en la littérature. Qu'est-ce que la littérature peut dire sur la société, sur le désir...?**

— La littérature peut tout dire. C'est le lieu de tous les possibles. L'écrivain prend le défi de rendre tout possible. La littérature, on lui a vu une vision messianique, une notion romantique, une utilité idéologique. Et là, on en sort. Toute la littérature des deux dernières décennies était presque étouffée par les sciences humaines et par l'idéologie. Là, on s'aperçoit que ni la littérature, ni la politique ne peuvent nous sauver. On n'a pas à se sauver, on a à vivre. Et pour vivre, la littérature est une espèce de nourriture terrestre, comme disait Gide. La littérature, c'est ce qui peut nous rendre le monde plus habitable. C'est ce qui peut nous détendre, nous divertir et nous instruire de nous-mêmes. C'est une réflexion. C'est un plaisir intelligent. La littérature, c'est le plaisir le plus complet de la pensée, de l'émotion où tout le corps essaie d'exister. Le livre de Michel Serres, *les Cinq sens*, nous le démontre comme mécanisme. La littérature, c'est une façon de vivre. Ceux qui aiment les livres, peu importe le genre de littératures qu'ils aiment, je pense que c'est parce qu'ils aiment vivre, ils aiment mieux vivre. Mais ce n'est pas non plus la seule façon de vivre. Je pense qu'il faudrait repenser le mot *créativité* qui est un autre mot galvaudé. La créativité ce serait un rapport actif au monde. La littérature avec les autres arts est un des moyens les plus complets pour améliorer notre rapport au monde. Quant à être ici, aussi bien être au meilleur de soi.

Une histoire littéraire vivante

«Moi je voulais connaître le monde, je voulais connaître toutes les littératures du monde et je voulais avoir accès à mon siècle. Et les chemins pour le faire, ça a été de rencontrer les écrivains. Ici, on a la chance d'avoir un Jean-Guy Pilon qui a fait du Québec avec la Rencontre québécoise internationale des écrivains depuis quinze ans une espèce de plaque tournante des littératures du monde. C'est grâce à Jean-Guy Pilon que j'ai pu faire ces entretiens. Ensuite, c'est Gaston Miron qui m'a dit: l'entretien littéraire, tu en fais un genre. La troisième raison c'est qu'il n'y avait pas d'entretien comme genre littéraire. Et quand je suis arrivé au *Devoir*, ça a été ma

priorité pour les pages littéraires. Les pages littéraires étaient farcies de polémiques. La polémique est utile, mais quand elle prend toute la place, ça ne fait pas des pages littéraires très fortes: ça fait des stars bien fortes. Ma priorité, ça a été d'inscrire l'écrivain en première page du cahier. Durant les cinq ans que j'ai dirigé le cahier «Culture et société», j'ai voulu que ce soit comme cela. Et je pense que ça a rapproché beaucoup le public de ses écrivains. C'est une information qui manquait dans les journaux. Je suis heureux de voir qu'après ça l'entretien est devenu comme quelque chose de plus normal.

«Moi j'ai fait de l'entretien un portrait d'écrivain. C'est-à-dire que j'ai posé les trois grandes questions: la question de l'identité dans le premier tome, la question de l'art poétique dans le second, et enfin la question de l'écriture qui est la question de la dernière décennie. En fait, j'ai essayé d'aller chercher les questions de l'histoire littéraire vivante. Une fois que ça a été fait, d'autres ont pris le relais de l'entretien. Toi, tu as ajouté la dimension critique d'un livre et d'une oeuvre. Tu fais faire un grand pas au genre. Donald Smith a ajouté l'aspect thématique. Il prend une oeuvre et ses thèmes et essaie de faire prendre à l'écrivain le chemin de ses thèmes et de les redire. C'est une forme plus didactique. Moi je veux pratiquer quelque chose de plus populaire.»

— **On sent qu'il y a derrière ces différents tomes d'ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS un grand projet. Quel serait-il?**

— *Écrivains contemporains* s'est fait dans la perspective d'une histoire littéraire vivante: cela fait partie de la présence du Québec au monde et de la présence du monde au Québec. S'il y a un domaine où il n'y a pas de frontières, mais où il y a des identités, c'est bien la littérature. Jamais je n'aurais fait un livre avec seulement des écrivains québécois. Je trouve que ce serait un peu stérile parce que si on ne se confronte pas aux autres littératures, ce n'est pas très stimulant. Je pense qu'on vit à une époque où on est trop content de soi. Il faut se stimuler, avoir une émulation. C'est pour cela qu'on voit qu'on participe de la littérature universelle, c'est-à-dire qu'on fait partie des mêmes thématiques.

Ce grand projet, c'est celui d'une éducation populaire. Parce qu'il ne faut pas oublier qu'il y a seulement vingt-cinq ans la littérature, ici, n'était pas considérée comme une activité possible et normale. Ça commence. Un des grands événements, pour moi, c'est *le Matou* d'Yves Beauchemin. C'est un bon livre, d'un imaginaire débordant. C'est un livre qui a débordé de lui-même dans le monde francophone et qui a atteint ici toutes les couches de la société. C'est le livre qui commence une littérature vraiment populaire. Il ne faut pas oublier les mérites d'Yves Thériault avant lui et de quelques autres. Je pense que le roman commence à se donner des traditions, des voies. On accepte d'être baroque. On comprend que c'est peut-être notre démesure plus que notre complainte qui est importante et qui est intéressante. Par exemple, si Jacques Godbout fait des *Têtes à Papineau* comme un

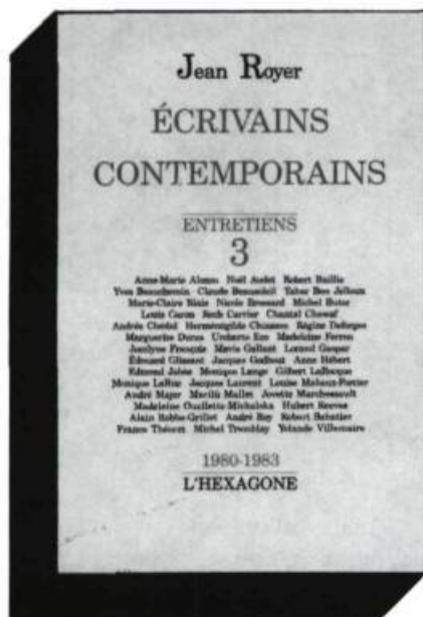
grand reportage, il se démarque de la complainte. Et *le Matou* qui était arrivé à peu près en même temps oublie la complainte et se moque du mal. Et la littérature comme ça avance tranquillement.

D'autre part, je voudrais qu'on arrête de voir l'écrivain comme un personnage romantique. Je vois plus l'écrivain comme un personnage romanesque. Ces recueils d'entretiens sont comme un grand roman plein de personnages différents, chacun joue avec ces personnages et en fera son roman personnel. Les écrivains sont comme des personnages un peu spéciaux qui font notre monde actuel.

Je souhaite aussi qu'on voit ces entretiens comme une sorte de microcosme de la littérature. Ce n'est jamais complet et ce n'est jamais un tout fini. C'est toujours en évolution. J'ai l'impression que ça va me conduire à une histoire du poète et de la poésie. Dépassant l'entretien on peut aller interroger les textes, les faire parler dans une histoire. Je souhaite que ces entretiens donnent envie à quelqu'un de faire des biographies de nos écrivains. Ce serait extraordinaire de faire le roman d'Yves Thériault, le roman de Jacques Ferron. Les autres littératures le font. Maintenant que nous avons au Québec une maturité de nos institutions littéraires, je crois qu'il faut prendre l'écrivain tel qu'il est dans le monde où nous sommes comme un personnage actif du monde en évolution.

— **Les questions que l'on pose dans l'entretien, n'est-ce pas aussi celles que l'on se pose tous? Vos livres ne témoignent-ils pas aussi d'un certain cheminement?**

— Oui, les entretiens, c'est aussi mes propres questions en tant qu'homme et en tant qu'écrivain. Les questions que je me pose, je m'aperçois que ce sont les questions que l'on se pose dans le monde d'aujourd'hui et à chaque époque. Les premières questions portaient sur l'identité. Je me rends compte que j'ai beaucoup aimé interroger les écrivains de l'Amérique latine, par exemple, et les femmes. Ensuite, ce fut l'art poétique pour réfléchir sur le rapport au monde. L'art poétique c'est un peu une philosophie du langage, c'est un rapport au monde très précis dans sa réflexion philosophique, métaphysique. Et on voit que les poètes ont plusieurs préoccupations. Certains se confinent à la préoccupation du travail sur le langage. D'autres se concentrent sur la communication de l'instant parce que le poème étant un objet fini, il nous donne comme des certitudes de vie. Enfin, dans le troisième tome, c'est la pratique de l'écriture qui domine. Beaucoup de gens veulent écrire leur livre: ils veulent trouver le livre idéal dans leurs lectures et ils voudraient l'écrire. ET je pense que les écrivains répondent aux diverses manières d'aborder l'écriture de sorte que ça peut nourrir les lectures, faire réfléchir. Et cette réflexion se fait à un niveau très individuel: il y a autant d'idées qu'on peut se faire de la littérature qu'il y a d'écrivains, et ce qui ressort c'est l'écriture comme narration du monde, comme narration de la vie... à partir de l'enfance. C'est dans l'enfance qu'on a ses premières pensées, ses premières émotions,



que les choses se fixent pour ensuite se développer ou s'étouffer. Les entretiens, c'est des moments de rencontre. C'est comme si je cheminais avec les écrivains: je prends une marche avec l'un d'eux une journée, je jase de ses préoccupations, des livres qu'il veut faire. C'est un moment de vie.

Le plaisir intelligent de la vie et de la pensée

«J'essaie de tirer le portrait de l'écrivain comme on dit. J'essaie de l'amener à se parler à lui-même de ce qu'il fait. Évidemment, je ne peux pas retrouver l'émotion du livre, c'est le livre qui la donne. Mais la vie, le plaisir intelligent de la vie et de la pensée, je le peux. J'essaie de me mettre à l'écoute, en empathie, parce que je n'aime pas de façon égale toutes les oeuvres, mais j'aime que tous les écrivains me racontent leur point de vue, me racontent leur univers. Je fais comme quelqu'un qui demande à l'autre son histoire. C'est pour cela que je dis que ce sont des personnages. Étant à l'écoute, il faut ensuite retracer quand on écrit l'entretien l'unité du personnage pour le donner au monde.

Je dois m'effacer comme intervieweur parce que dans un deuxième temps c'est un texte que je donne au public lecteur. Il s'agit de mettre en relation l'écrivain que j'ai rencontré et le lecteur éventuel. Et pour cela, il faut beaucoup d'intégrité intellectuelle pour respecter qui est l'écrivain et beaucoup d'ouverture pour donner le plus possible au lecteur. C'est un métier où il faut rester humble. Ce n'est pas un métier où on peut se valoriser comme écrivain, mais c'est un métier où un écrivain comme moi se place du côté de

l'écriture. Au fond, mon choix de faire de l'entretien, c'est de rester du côté de l'écriture.

C'est Marie Uguay qui m'a donné la plus grande leçon sur l'utilité de l'entretien. Parce que devant la mort, elle a parlé de la vie, de toute la vie: de son enfance, de son angoisse du temps. C'est un film qui regarde la vie, l'amour, la mort de tout le monde. On parle du cheminement, du désir de vivre. Marie Uguay nous dit que l'écrivain doit être présent, qu'il doit parler au monde.

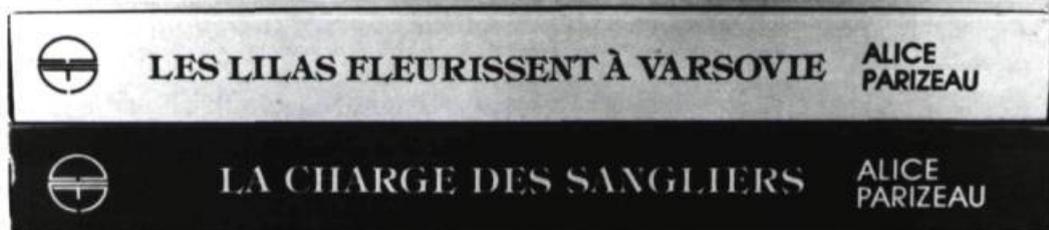
L'entretien, en fin de compte, ce serait le paratonnerre de la littérature: à la fois il est très haut pour aller chercher l'éclair de l'écrivain — c'est l'instant — et il a un pied en terre — il est relié au concret. Bernard Pivot, qui est peut-être le journaliste littéraire le plus important de notre époque, fait entrer le livre et les idées qui circulent dans les livres dans les préoccupations sociales et politiques des gens. L'entretien c'est un genre ouvert. C'est le genre qui recouvre le plus d'informations. Il faut mettre l'écrivain en contradiction avec le monde à qui il parle. L'écrivain n'est plus de sa tour d'ivoire. Il faut arrêter de garder la littérature entre nous.» □

Grande première pour l'édition québécoise!

La traduction américaine du best-seller d'ALICE PARIZEAU LES LILAS FLEURISSENT À VARSOVIE

est publiée en livre de poche aux États-Unis et au Canada sous le titre
«THE LILACS ARE BLOOMING IN WARSAW»

Pour marquer cet événement, LES ÉDITIONS PIERRE TISSEYRE
ont réuni dans un boîtier élégant LES LILAS FLEURISSENT À VARSOVIE
et sa suite LA CHARGE DES SANGLIERS.



Le boîtier 784 pages

\$24,95 seulement

chez votre libraire